

Les Béatitudes (2^{ème} partie). **(Mt. 5 :1-12).**

Les Béatitudes évangéliques se rattachent à un genre littéraire. Dans le grec classique, l'adjectif bienheureux (μακαριστος) est généralement réservé aux dieux, en tant qu'ils possèdent l'immortalité ; ou, sous forme d'aphorismes populaires, il désigne les bonheurs humains très concrets que la sagesse séculaire a consacrés : bonheur de l'épouse d'un bon mari, des parents de nombreux et beaux enfants, de l'homme qui a trouvé la sagesse, etc. C'est l'expression du bonheur de celui qui prend conscience de l'harmonie essentielle qui le rattache à la société et au monde. Cette sagesse grecque avait profondément pénétré le judaïsme au temps de Jésus, comme en témoignent plusieurs passages vétérotestamentaires : « Heureux celui qui est marié à une femme intelligente – Heureux celui qui a trouvé la sagesse. Mais personne ne surpasse celui qui craint le Seigneur... » (Sir. 25 :7-11).

L'Ancien Testament contient également certaines lignes concernant des « béatitudes ». Le tout premier Psaume dit d'ailleurs : « Heureux l'homme qui ne suit pas les projets des méchants..., mais qui trouve son plaisir dans la Loi du Seigneur ». Le bonheur du Psalmiste, bien différent du sage grec, est fait de confiance personnelle en un Dieu dont les hautains se rient, et d'attachements à ses préceptes.

Voyons maintenant ce que dit Jésus dans l'évangile de Matthieu. Nous avons déjà eut l'occasion, lors d'une prédication précédente, de voir la première de ces Béatitudes concernant les « pauvres en esprit » (Mt 5 :3). Passons donc directement à la deuxième, disant : « heureux les doux : ils hériteront la terre » (Mt 5 :5) Que faut-il entendre par là ? L'espérance de la terre est un élément essentiel de la promesse initiale faite à Abraham. Lors de la traversée du désert, la terre promise reste, tout au long de sa marche, l'objectif constant du peuple d'Israël. Pendant l'exil, Israël attend le retour sur sa terre.

Peu à peu, à travers l'histoire des souffrances du peuple d'Israël et de ses réformes religieuses, – dont nous trouvons les traces dans les textes de l'AT – la notion de terre a gagné en ampleur et en profondeur, visant de moins en moins la possession d'un territoire national et de plus en plus l'universalité du droit de Dieu sur le monde. Cette universalisation progressive du concept de terre s'est faite à partir des fondements théologiques de l'espérance, à savoir que Dieu est notre véritable patrie, même si nous n'avons plus de terre à occuper.

La terre appartient aux « doux », aux artisans de paix. D'un point de vue purement historique, les humbles sont davantage installés dans la durée que les hommes violents. C'est un fait avéré que les tyrans ne règnent que peu de temps. D'un point de vue spirituel, maintenant, la terre doit devenir « le pays du roi de la paix ». Héraclite disait que « les hommes construisent le monde de demain en rêvant ». D'une façon analogue, nous pouvons dire que c'est en croyant que Dieu est le seul Roi que nous préparons inconsciemment la venue de son Royaume sur terre. La communauté universelle de ceux qui croient en Jésus-Christ est ainsi une ébauche de ce que sera la « terre » de demain.

En parlant des « doux », nous avons déjà anticipé sur la septième Béatitude : « heureux les artisans de paix : ils seront appelés fils de Dieu ». Cette béatitude nous invite à être et à faire ce que fait le Fils pour devenir nous-mêmes des « fils de Dieu ». Dans notre liturgie, nous confessons « notre » péché (au singulier), celui qui consiste à se prendre soi-même pour Dieu, à se croire une fin en soi – péché d'orgueil que les Grecs nommaient *hybris*, la « démesure ».

Selon la théologie des Réformateurs, se détourner de Dieu est à l'origine de toutes les corruptions humaines. Seul l'homme réconcilié avec Dieu peut se réconcilier et être en harmonie avec lui-même, et seul l'homme réconcilié avec Dieu et avec lui-même peut faire œuvre de paix autour de lui et la propager à travers le monde entier. Encore une fois, c'est en mettant Dieu au centre de notre vie que nous pourrons faire la paix autour de nous. Là où l'homme perd Dieu de vue, la paix elle aussi dépérit et la violence prend le dessus avec des formes de cruauté insoupçonnées jusque-là. Et ceux qui utilisent la religion comme une idéologie politique, – les Croisés, les Bush, les Ben Laden – démontrent bien par leurs actions que leur centre d'intérêt n'est pas Dieu mais l'argent, la conquête...

Passons à la troisième Béatitude : « Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés » (Mt 5 :5). Est-il bon d'être dans l'affliction et de faire de la tristesse quelque chose de bien ?

Il existe deux sortes de tristesses : une tristesse qui a perdu l'espérance, celle de la perte de confiance dans l'amour comme dans la vérité qui mine l'homme de l'intérieur et le détruit, mais aussi la tristesse qui a pour origine l'observation réaliste de l'état du monde actuel et qui amène l'homme à la conversion, à la résistance au mal. Cette tristesse est salutaire parce qu'elle enseigne à l'homme à espérer et à aimer à nouveau.

Nous trouvons dans le livre d'Ezéchiel un témoignage impressionnant de cette forme positive de tristesse. Le prophète décrit comment six hommes reçoivent la mission d'exécuter le châtement de Jérusalem, car ce pays est coupable de crimes sanglants. Mais auparavant, un homme vêtu de lin doit dessiner un *tau* (une sorte de croix) sur le front de tous ceux qui « gémissent et qui pleurent sur toutes les abominations qu'on y commet » (Ez 9 :4), et ceux qui portent cette marque sont exemptés du châtement. Il s'agit d'hommes qui ne se laissent pas entraîner à se faire les complices de l'injustice devenue naturelle, mais qui au contraire en souffrent. Même s'il n'est pas en leur pouvoir de changer dans son ensemble cette situation, ils opposent au règne du mal la résistance passive de la souffrance, la tristesse qui assigne une limite au pouvoir du mal.

Cette image du « juste souffrant », nous la retrouvons dans le Christ et dans tous ceux et celles qui se disent ses disciples, c'est-à-dire les « chrétiens ». C'est qu'en effet, dans un monde empli de cruauté ou de connivences dictées par la peur, les chrétiens [que nous sommes tous appelés à devenir] demeurent fidèles à l'Evangile. Ils ne peuvent certes pas empêcher le malheur, mais, en partageant sa souffrance, ils se placent du côté du condamné, en partageant l'amour, ils prennent le parti de Dieu, qui est amour.

Celui qui n'endurcit pas son cœur devant la souffrance, devant la détresse d'autrui, celui qui, au lieu d'ouvrir son âme au mal, souffre de son pouvoir, donnant par là même raison à la vérité et à Dieu, celui-là ouvre les fenêtres du monde et fait entrer la lumière. A ceux qui pleurent ainsi, la consolation est promise. C'est ce qui relie étroitement la troisième Béatitude à la huitième : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le Royaume des cieux est à eux » (Mt 5 :10).

La tristesse dont parle le Seigneur est le refus de se conformer au mal, elle est une manière d'aller contre ce que tout le monde fait, contre les modèles de comportement que l'on impose à l'individu. Le monde ne supporte pas ce genre de résistance, il exige que l'on fasse comme tout le monde. La tristesse indiquée ici n'a donc rien à voir avec de la dépression, au découragement et à la perte de confiance en l'avenir, mais s'oppose au contraire à l'engourdissement des consciences. C'est pourquoi « ceux qui pleurent » deviennent des

« persécutés pour la justice ». A ceux qui pleurent, on promet la consolation, à ceux qui sont persécutés, le Royaume de Dieu.

La quatrième Béatitude : « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice : ils seront rassasiés » (Mt 5 :6) va dans le même sens. Ces paroles sont intimement liées à celles qui concernent les affligés qui seront consolés.

Reste une dernière Béatitude : « Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu » (Mt 5 :8)

A celui qui lui demandait « montre-moi Dieu », Théophile d'Antioche, un des Pères de l'Eglise, répondait « montre-moi l'homme que tu es ». Car Dieu est perçu par les hommes qui sont capables de le voir, à savoir s'ils ont les yeux de l'âme ouverts. De même qu'un miroir doit être propre, l'homme doit avoir une âme pure.

Mais qu'est-ce que la pureté ? Cela veut-il dire qu'il faille être parfait et sans reproche ? Certes non. L'erreur est pleinement humaine ; personne n'est sans faute, sans péché. La pureté, c'est de reconnaître ses limites et ses imperfections, au lieu de les nier et de prétendre tout savoir, tout contrôler. Elle est le propre de ceux qui ne se contentent pas de ce qui existe, qui n'étouffent pas l'inquiétude du cœur incitant l'homme à se dépasser et le poussant à entreprendre un chemin intérieur.

Ceux qui ne se plient pas au diktat des opinions et des habitudes dominantes scrutent autour d'eux à la recherche de ce qui est grand, de la vraie justice, du bien véritable. Ces personnes possèdent une sensibilité intérieure leur permettant d'entendre et de voir les signes imperceptibles que Dieu envoie dans le monde.

Voir Dieu, c'est percevoir son action dans le monde et dans les gens. Ne voir dans le monde que des catastrophes et dans les gens que des défauts, c'est faire preuve de myopie. Cette vision impure est celle du matérialisme qui prône que Dieu, qui est Amour, n'a aucune place en nos vies. Dans cette vision, l'homme est un loup pour l'homme, il ne cherche qu'à détruire l'autre et à lui imposer sa volonté: c'est la loi du plus fort. C'est tout à fait le contraire de ce que Jésus enseigne sur le Royaume : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient » (Lc 6, 27). La pureté, c'est de reconnaître que les autres sont tout aussi importants que moi.

La quête de Dieu, la recherche de son visage, telle est la condition primordiale pour la montée qui conduit à la rencontre avec Dieu. Le but ultime de tout croyant est de voir Dieu, d'être face à face avec Lui, de communiquer intérieurement en permanence avec Lui, en définitive c'est vivre l'existence du Fils. La purification du cœur se réalise lorsqu'on suit le Christ, que l'on ne fait plus qu'un avec lui. « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal. 2 :20).

Jean-Christophe PERRIN.